

Ah ! ça ?

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 49

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nait des regards terribles sur la foule et agitait son sac.

— C'est cent trente francs la prime, cent trente francs ! Trente francs tout de suite et cent francs plus tard ! Que diable ! Ça donne une pile d'écus.

Les hommes se regardaient, n'osant répondre, n'osant ouvrir la bouche. La moindre hardiesse eût conduit à l'enrôlement forcé et sans prime. On était à court de recrues.

— Allons, que quelques-uns se décident ! Ceux qui ne sont pas mariés !

Tout à coup, il se produisit un mouvement dans le groupe des spectateurs.

Pierre qui, jusqu'alors, avait lu et écouté paisiblement, s'avança d'un pas ferme vers le voltigeur et lui dit :

— Je veux m'engager ; inscrivez-moi.

— A la bonne heure ! Voilà un jeune homme qui fera son chemin. La bonne idée ! Je savais bien qu'il s'en présenterait des tas...

Mais les tas ne se présentent pas. La foule s'était ouverte pour laisser passer Pierre, mais s'était refermée, regardant avec une avide curiosité ce beau garçon au front large, aux yeux bons et tristes, à la carrure vigoureuse, qui, de lui-même, s'envoyait à la boucherie. Les chuchotements reprirent de plus belle :

— Connais-tu celui-là ?

— Nenni.

— Dommage. Gré matin ! Quel luron !

— C'en est un de la Haute-Gruyère.

— Mais il est fou de s'enrôler. Il ne reviendra plus.

— Il peut en être sûr. Enfin, c'est son affaire.

— Peut-être que c'est à cause d'une fille !...

G. AURORT.

PAGES D'HISTOIRE

ENTRE RÉPUBLIQUES

LORSQU'AU lendemain de l'année terrible, en novembre 1871, M. Lanfrey, auteur de travaux historiques très importants et premier ambassadeur, en Suisse, de la troisième République française, remit ses lettres de créance au président de la Confédération, celui-ci — c'était M. Schenk, lui adressa, entre autres, les paroles suivantes :

« La Suisse, qui a trouvé son bonheur et sa prospérité dans les institutions républicaines, a salué avec un sentiment de vraie sympathie le retour de la France à la république. Pénétré du désir le plus sincère de voir de nouveau prospérer la nation voisine avec laquelle elle est liée d'amitié depuis des siècles, le peuple suisse voit

Les ruisselets qui coulent sur les pentes, viennent se réunir au fond de la gorge et former le torrent du Grand-Bied qui s'en va serpenter le long de la vallée et se perdre dans les entonnoirs des Cœudres.

De nos jours on hausse les épaules et l'on sourit avec indulgence, quand les vieillards vantent le temps passé et trouvent que sur la machine terrestre les choses ne vont plus comme autrefois, que tout dégénère, la nature humaine et l'autre. Ceux de la Sagné vous diront que du « temps d'une fois » ce n'étaient pas de maigres filets d'eau qui ruisselaient dans la Combe des Quignets, mais de beaux et bons torrents faisant marcher deux scieries et deux moulins. Allez voir aujourd'hui ce qui en reste : quelques vestiges de canaux et d'étangs au « Plan de la Scie », et en dehors de la gorge, une demeure qui n'a plus rien de l'aspect particulier d'une usine, et d'où l'on entend sortir de tout autres bruits que de gai tic tacs ou des grincements affairés, car la scie d'Olivier Vuille n'est plus qu'un vulgaire cabaret.

Le torrent qui sort des Quignets s'appelle toujours le « Grand-Bied », mais il ne mérite plus ce nom qu'à la fonte des neiges, et s'il parvient encore à mettre en mouvement la grande roue à palettes de la scierie des Cœudres, ce n'est qu'après avoir mis à contribution tout le long de la vallée, ses affluents des marais. Cette scierie qui a survécu à celle des Quignets était la propriété d'Abram-

la garantie la plus certaine de retour à la prospérité dans la liberté que la France a retrouvée et dans le maintien de la république, qui remet les destinées du pays aux mains de la nation, qui en est responsable.

» Engagée par les traités internationaux et son propre intérêt à garder une position neutre au milieu des Etats européens, la Suisse a fait tous ses efforts pour observer et remplir scrupuleusement, pendant la guerre terrible qui se livrait sur ses frontières, les devoirs que la neutralité lui imposait. Ayant fait cela sans regarder aux sacrifices qui en résultaient pour le pays, elle espère avoir acquis des titres nouveaux au respect consciencieux des autres pays pour sa position et ses droits.

» Nous acceptons avec plaisir les assurances de bienveillante amitié que vos lettres de créance nous apportent de la part de l'illustre président de la République française. Nous vous prions de bien vouloir l'en remercier et de lui dire que de notre part nous ne manquerons pas de faire tout ce qui dépendra de nous pour cultiver et fortifier les bonnes relations qui existent entre les deux Etats et leurs populations.

» Les services sérieux rendus par vos travaux non seulement à votre patrie, mais aux intérêts les plus élevés de l'humanité ont acquis à votre nom le respect et la confiance de notre pays, et assurent d'avance à la mission que vous êtes appelé à remplir auprès de nous, des conditions qui ne pourront produire que de bons résultats pour les deux pays.

» Je saisis avec plaisir cette première occasion pour vous remercier vivement des secours inattendus que les citoyens et les communes de votre pays ont apportées si généreusement aux contrées de notre Suisse visitées par le malheur, et cela malgré les blessures nombreuses dont saigne la France elle-même. Je vous souhaite cordialement la bienvenue. »

Le plus sûr. — Au tribunal :

— Accusé, avez-vous des moyens d'existence.

— Oui, m'sieu le président.

— Lesquels ?

— Un robuste appétit.

Ah ! ça ? — Un moutard disait, l'autre jour, à son oncle :

— Mon oncle, quand je serai grand, serai-je encore votre neveu ?

— Toujours, mon enfant. A 50 et à 60 ans tu seras mon neveu comme aujourd'hui.

Louis Perret. — Oh ! oh ! nous y voilà ! pensez-vous ; la cause de la désunion des deux amis n'est pas malaisée à deviner : jalousie de métier, concurrence, querelles pour la possession du cours d'eau, etc.

Eh bien ! vous n'y êtes pas : tout le monde pourrait vous dire que jamais on n'avait vu deux scieurs vivre en si bons termes à la Sagne. Pas la moindre rivalité professionnelle entre Olivier et Abram-Louis ; au contraire, on se rendait au besoin des services réciproques : que l'un fût surchargé de besogne, il renvoyait les clients et leurs billons à l'autre ; que la scie d'Olivier fut détraquée, qu'une réparation majeure vint en arrêter la marche pour quelques jours, Abram-Louis prévenu, accourait donner un coup de main, lui et son ouvrier. Et c'était à charge de revanche.

Non, non, le métier ne fut pour rien dans la rupture de cette solide amitié de quarante ans ; elle était bien trop pure pour que les vils intérêts de ce monde pussent la briser. Il fallait autre chose. Aussi n'est-ce pas sans intention que j'ai parlé plus haut d'un artifice du malin esprit.

Chacun sait qu'entre toutes les guerres qui ont fait couler tant de sang et de larmes depuis Abel et Caïn jusqu'à nos jours, les plus terribles ont toujours été celles qui mettent aux prises les enfants d'un même pays pour le triomphe d'une idée et que parmi celles-là, il n'en est pas de plus âpres, de plus féroces, de plus tenaces que les guerres de

L'enfant, après un moment de réflexion.

— Oui, mais vous, serez-vous toujours mon oncle ?

Primes du « Conteur ».

Ensuite d'arrangement avec les éditeurs, MM. Payot et Cie, nous offrons, en prime, à nos abonnés, les ouvrages suivants, à des conditions exceptionnellement favorables :

<i>Causeries du Conteur vaudois</i> , 1 ^{re} série (2 ^e édition), illustrée, au lieu de fr. 1.50	1 —
L. MONNET. <i>Au bon vieux temps des diligences</i> , au lieu de fr. 1.—	— 50
A. CÉRÉSOLE. <i>A la veillée</i> , au lieu de fr. 3.—	1 —
— <i>Voix et souvenirs</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
CORNUT. <i>Regards vers la montagne</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
— <i>Le testament de ma jeunesse</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
RENARD. <i>Autour des Alpes</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
LE PÈRE GRISÉ. <i>Images lausannoises</i> , au lieu de fr. 4 —	2 —
BLAIKIE. <i>David Livingstone</i> (2 vol.) au lieu de fr. 7 —	2 —
FAVRAT. <i>Mélanges vaudois</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
<i>Foyer romand</i> (années 1887 à 1903), au lieu de fr. 3.50	1 —

La semaine-attractions. — Demain, dimanche, le Théâtre nous donnera deux représentations très intéressantes. En matinée, *Ruy-Blas*, pour la dernière fois cette année. Le soir, *Les Pauvres de Paris*, un vieux mais fort beau drame, qui nous montre les situations poignantes, les secrètes angoisses par lesquelles passent les « pauvres honnêtes », de tous les plus à plaindre. — Mardi, le plus joyeux des vaudevilles ; nous avons nommé *La dame de chez Maxim's*.

Au *Kursaal*, c'est toujours la même chose, c'est-à-dire que c'est chaque soir salle comble ou à peu près, chaque soir spectacle aussi riche que varié, avec des attractions toujours nouvelles. Cette semaine ont débuté *Marjoleit*, chanteur-diseur ; *Rofio*, un homme d'une force extraordinaire. Ce soir, débuts de deux excentriques *William-Wagner*.

Au *Théâtre du Peuple*, c'est une pièce des plus dramatiques et qui laisse le spectateur sous une impression indicible d'effroi, *Biribi* ; c'est une comédie vaudoise et très amusante *Les Masques*, de notre confrère M. Lambert, du « Journal d'Yverdon ».

Rappelons enfin, — il n'en est guère besoin — les *Conférences* si intéressantes de M. *Henri Thuillard*, sur « Florence et l'art en Italie », qui ont lieu le lundi, à 5 heures, au Casino-Théâtre,

religion.

Or, la brouille d'Olivier Vuille et d'Abram-Louis Perret ne fut pas autre chose qu'une guerre de religion.

III

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1756, il y avait aux Ponts-de-Martel, — village qui donne la main à celui de la Sagne par la rangée de vieilles maisons de Petit-Martel faisant suite à celles des Cœudres, — un pasteur de grand talent, et ce qui vaut mieux encore, fort digne homme, s'acquittant avec zèle de tous les devoirs de son ministère. Quel dommage qu'un si brave homme, qui aurait pu faire tant de bien en se contentant d'enseigner à ses ouailles à vivre en paix avec Dieu et leur prochain, se soit un beau jour avisé de vouloir jouer au réformateur ! Hélas ! oui, nul n'est parfait en ce monde, pas même le meilleur des ministres ! M. Ferdinand-Olivier Petitpierre avait son travers comme tous les autres hommes : il était têtù, — je ne dirai pas comme un mulet, ce ne serait pas respectueux, — mais comme un homme qui veut avoir raison envers et contre toute la sagesse de la terre.

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIÙ.